

Mon pire cauchemar

Johanna Grelet-Vallon

Aucune histoire ne reste intacte au fil du temps. Les histoires finissent toujours par être modifiées par on ne sait qui dont la vie misérable manque de péripéties, d'actions, de nouveautés. Mon histoire fut changée bien des dizaines de fois, personne ne sait vraiment ce qu'il c'est passé, hormis moi.

Ce matin là, l'air habituellement humide avait laissé place à une légère brise qui semblait danser au fil du vent, les boutons de roses s'ouvraient malaisément et commençaient peu à peu à entrevoir les leurs matinales du soleil que les nuages laissaient s'échapper de leurs corps. De minuscules oiseaux fredonnaient un air matinal des plus plaisants. Un air qui fut interrompu par un tintamarre provenant du poulailler voisin. Un vacarme qui se répétait indéfiniment tous les jours à huit heures précises du matin. La nuit passée fut une des plus longues de toute mon existence : J'avais passé chaque heures et chaque minutes entières à me torturer l'esprit pour un problème stupide, posé par un tyran stupide, dans un but stupide mais dont les enjeux en allaient de ma vie. Ce n'était plus qu'une question de temps, une question de vie ou de mort.

Je pris appui sur la table de chevet en bois près de mon lit pour compenser le manque de ma jambe droite perdue lors d'une course à cheval : l'étalon qui me fut, ce jour là, attribué avait pris peur face à un amas d'individus effarés, en cause, une ébauche d'incendie venait d'être déclarée tout près d'ici. Ma jambe qui me faisait de plus en plus souffrir m'obligeai à me déplacer à l'aide d'une cane en bois de chêne qui me

donnait, malgré moi, un air rabougri. Depuis cette perte, bien des choses avaient changé dans ma vie. Je ne pouvais presque plus rien accomplir sans une aide extérieure, j'étais devenu totalement dépendant de quelqu'un d'autre.

Édalia me rendait visite tous les jours sans exceptions. Elle était d'une amabilité et d'une beauté sans pareille, c'était grâce à son dévouement et cette fidélité qu'elle me portât durant tout ce temps que j'avais pu retrouver un semblant de vie ordinaire. Sa crinière blonde laissait imaginer à travers elle un puissant fauve et ses yeux noirs rappelaient la profondeur des océans. D'ordinaire, elle se rendait sur le pas de la porte de ma chambre située l'étage de la demeure pour aboyer quelque chose qui, vraisemblablement, signifiait « Il est temps de se lever ! ». Sa présence dans cet édifice apaisait mon âme. Cette solitude qui rongait chaque parcelle de ma peau, de mon existence, semblait s'atténuer au moment même où elle franchissait le seuil de la porte d'entrée : elle était devenue comme indispensable pour ma survie.

Ma femme avait rejoint le cimetière familial quelques années auparavant, la peste avait eut raison d'elle. Lors de son décès, tout le village fut endeuillé pendant des jours entiers. Elle était particulièrement impliquée dans la vie du village : elle se chargeait de nourrir les pauvres dans le plus grand besoin, offrait des cadeaux aux orphelins les soirs de Noël et donnait son aide aux infirmières de la clinique les jours d'épidémies. C'était comme un pilier qui s'effondrait en moi. L'amour nous fait perdre la notion du chagrin. Quand à notre fils, faute de renforts, il avait quitté le cocon familial pour rejoindre l'armée le jour de ses dix huit ans. Il nous envoyait des lettres presque tous les mois, dans lesquelles il racontait longuement l'horreur et l'abomination des champs de bataille. Parfois, il lui arrivait de perdre espoir mais il arrivait toujours à remonter la pente en se raccrochant à ce qu'il avait de plus chère au monde : l'amour de sa famille. Quelques mois avant la mort de ma femme nous apprenions que notre précieux enfant avait laissé sa vie pour défendre son pays, cela nous plongea dans une sombre dépression.

Après avoir passé quelques minutes d'errance face à la fenêtre à me

ressasser les douloureux souvenirs du passé, je descendis lentement les escaliers pour me rendre dans la cuisine afin de boire un de ces chocolats chaud qui m'attendait chaque matin sagement sur une table et dont l'épaisse mousse se collait à mes moustaches.

« Je ferai peut être mieux d'abandonner. Ce problème est bien trop difficile pour moi. Je vieillis que veux-tu ? Peut être que mon heure est belle et bien arrivée.

- Ne dites pas cela, il vous reste quelque jours encore avant la fin du délais que Hiéron vous a accordé, vous avez encore quelques jours devant vous, vous trouverez la composition de cette couronne, je crois en vous, tout le monde crois en vous, dit Édalia d'un ton si convainquant qu'elle m'en surpris presque. »

Ce qu'elle m'avait dit là était vrai : tout le monde croyait en moi hormis une seule personne, moi même. Je n'avais ni la force ni la volonté de croire en moi, du temps de ma jeunesse j'aurai eu confiance comme personne n'aurait jamais pu le faire mais les choses étaient bien bien différentes à présent. Chaque seconde passant me rappelait à quel point j'étais devenu faible, vulnérable. J'étais devenu un simple vieil homme veuf en manque de compagnie.

Plus tard dans la matinée je décidais de me baigner afin d'enlever toute cette crasse qui s'éternisait sur mon corps défraîchi depuis quelques semaines maintenant, peut être deux, peut être trois, je n'en savais trop rien. Ce fut un très bonne initiative de ma part, cette décision allait définitivement changer le cours de ma vie. Alors que je commençais à me soulager de ces habits qui me grattaient la peau, j'entendis Édalia s'installer discrètement près de la porte de la salle de bain où je me situais comme pour veiller sur moi. C'est tout en prenant appui sur le mur à ma droite que je plongeais un premier pied sous l'eau tiède, puis l'autre pour enfin finir presque totalement immergé sous l'eau, ou du moins jusqu'à la taille. Je vis dans l'eau claire un filet de boue se dessiner lentement et obscurcir l'eau d'une telle force que je n'en voyais plus le fond. Après avoir passé près de deux heures dans l'eau qui était devenue complètement gelée au fil du temps je sortis de cette marre de crasse pour me vêtir d'un peignoir en soie qui me venait tout droit d'Italie. C'est alors que je me rendis compte que le niveau de l'eau de mon bain avait nettement diminué, quand soudain un cri de joie et d'exclamation retentit dans l'ensemble de la maison : « Eurêka ! ». J'avais trouvé la solution du problème, je savais

enfin ce que je devais faire pour trouver la composition de la couronne. J'avais enfin trouvé comment échapper à ma destinée !

Suite à cette découverte improbable, mon corps qui venait tout juste d'affronter un capharnaüm d'émotions et sentiments merveilleux et incompréhensibles devenait lâche. Je sentais que mes jambes cédaient quelques fois sous mon poids mais rien n'y faisait, je devais trouver une réponse et l'apporter à ce tyran avant le coucher du soleil. Une fois que ma conclusion fut trouvée, je me précipitais à toute allure au cœur de la ville voisine pour rejoindre le palais où siégeait Hiéron et ses soldats par centaines, avec à mes trousses, ma fidèle Édalia.

Petit à petit les choses s'embrouillaient en moi, je n'avais plus les idées claires, tout devenait flou. Toute cette euphorie accumulée en si peu de temps me faisait perdre la tête, je ne savais plus où j'en étais. Je courrais de toute mes forces, c'était comme si mes poumons allaient sortir de ma poitrine puis se dérober sous mes pas. J'avais beau chercher en moi une étincelle d'énergie, je ne trouvais plus que du vide, mes vieux muscles ne suivaient plus la cadence. Je perdis l'espoir d'arriver au palais avant le coucher du soleil mais pas d'y arriver un jour. C'est donc en marchant que je me rendis à la rencontre de mon destin.

Lorsque je fus arrivé à destination, un sourire se glissa sur mon visage pour exprimer tout le soulagement et la joie que j'éprouvais. Mais alors que je commençais seulement à monter les marches face au palais, un jeune homme en fuite me percuta de plein fouet et me fit tomber à la renverse. Ma tête se cogna contre une des marches de pierre puis une flaque rouge s'échappa de mon crane. Ce ne fut pas une mort tragique non, loin de là même, je mourrais en paix, Édalia assise à mes cotés. Mes derniers gestes furent de lui caresser délicatement le visage, quand soudain, j'entendis une voix répéter avec agacement « Debout Archimède ! Réveillez-vous bon sang ! ». J'ouvris les yeux et vis Édalia à mes cotés.

Cela me procura un bien fou, une sensation de soulagement incroyable envahit mon âme. Tout cela n'était qu'un rêve. A cet instant j'avais tout oublié : ma vie misérable, Hiéron, ma femme, mon fils. J'étais en vie c'était la seule qui m'importais. Édalia quand à elle continuait de dire sans cesse que je devais donner une réponse avant la fin de la semaine, que je devais me creuser les méninges une bonne fois pour toutes si je

voulais m'en sortir vivant. Je pris un grand élan pour me relever sans ma cane et lui ordonna de cesser de prononcer le moindre mot et ajouta :
« Ce n'est pas moi qui résoudrai ce problème, quelqu'un d'autre, une personne plus jeune sûrement le fera à ma place. »